

François L'Yvonnet, *Homo comicus ou l'intégrisme de la rigolade*

(Fayard 2012 – Mille et une nuits, « Essai », 80 p.)

Note de lecture d'Alain Deligne et Jean-Claude Gardes

Pour mettre en perspective les propos de François L'Yvonnet, nous voudrions placer en guise d'exergue cette citation à propos de *The one-man stand-up show* de Patrick Timsit à l'Olympia : « Spectacle percutant dans un genre (humour noir) qui ne souffre pas la demi-mesure. Timsit y révèle la part d'ombre qui nous rend cruels ou lâches. »¹

Le livre n'étant pas suivi d'une table des matières qui en livrerait le plan, il est bon d'abord d'en exhiber la structure afin de mieux suivre la démarche de l'auteur. Dans les 25 premières pages, l'auteur se livre à un panorama de la production humoristique actuelle telle qu'elle se présente à la radio ou la télévision française ou dans les spectacles des comiques français. À partir de là, il énonce trois thèses : la première aux pp. 25-34, la deuxième aux pp. 34-44, et la troisième aux pp. 44-57, laquelle thèse se subdivise à son tour en trois chapitres : *Dérision de la politique et des politiques* [jusqu'à la p. 51], *Politique de la dérision* [jusqu'à la p. 57] et *Au-delà de la politique et de la dérision* [jusqu'à la page 64]). Le livre ne comprend pas de conclusion, à moins que cette troisième thèse n'en fasse office.

Ce petit ouvrage comporte de nombreuses exagérations, qui révèlent une certaine verve critique dans la dénonciation et qui est à mettre sur le compte du genre choisi, le pamphlet, qui prend ici sa source dans une irritation face à la nouvelle vague dite humoristique. Pour le dire tout de suite, ce livre paru peu avant les élections présidentielles de 2012 se reconnaît des influences : ainsi Jean Baudrillard, Guy Debord, Philippe Muray. Mais il en est d'autres qu'il n'avoue pas : celle de Gilles Lipovetsky par exemple.

¹ *Le Monde.Télévisions*, 9-10 septembre 2012.

Proposons au début une distinction qui nous semble utile pour mieux structurer le propos de l'auteur : entre l'objet du rire – qui est de savoir sur quoi il porte – et sa modalité – qui consiste à se demander à quelles règles il se soumet.

La production humoristique actuelle

Les modalités du rire

Dès les premières pages, l'auteur aborde le rire sous l'angle de son rapport au pouvoir pour définir justement sa production, c'est-à-dire les modalités selon lesquelles il s'exerce. Ce rire obéirait à une sorte d'« impératif catégorique » qui s'exprimerait ainsi : tu riras, et peu importe de quoi, sinon tu seras soupçonné de complaisance envers le pouvoir, étant donné que ces humoristes prétendent être subversifs. Ce devoir-rire de n'importe quoi en appelle à la liberté d'expression. Occasion pour l'auteur d'aborder les relations mouvementées entre les humoristes et les médias. Jugeant ainsi que cette liberté était menacée, un Stéphane Guillon par exemple, après avoir été renvoyé en juin 2010 de France-Inter², n'a pas hésité à déclarer que l'on procédait ainsi à la « liquidation totale des humoristes », suggérant ainsi qu'après eux c'était le vide. L'Yvonnet dessine alors l'idéaltype du nouvel humoriste : il est chroniqueur d'une grande radio publique ou privée ou fait l'âne sur les planches d'un théâtre plus souvent privé que public; il est à la tête d'une véritable « corporation du rire » et il est souvent subventionné. Quant au recours à l'argument de la liberté d'expression, il est présenté comme une solution de facilité : au sens où nos humoristes revendiqueraient le droit de « tout dire », mais sans avoir à payer de leur personne. Voltaire, Daumier, eux, allaient en prison.

L'objet du rire

Après avoir donc envisagé les modalités de ce rire, l'auteur en vient à son objet, toujours le même en fait : le pape, les femmes, les vieux. « On épargne les vrais puissants. On ne chatouille pas la susceptibilité sacralisée. » Ainsi, les blagues sur les handicapés sont donc rares et s'il arrive au susmentionné Timsit de comparer les mongoliens à des crevettes roses (« Tout est bon, sauf la tête »), il lui faudra se repentir publiquement, ou allant au-delà de

² Pour avoir attaqué Eric Besson au faciès.

toute réparation raisonnable, décider de monter une association contre l'exclusion des trisomiques 21. On se moquerait ainsi de tout et l'on ferait de même amende honorable en toute impunité.

L'humoriste donneur de leçons

Le néo-humoriste aime par ailleurs moraliser. Christophe Alévêque³ qualifiera ainsi Zidane de « panneau publicitaire à trois neurones. » Certes, il y a du vrai à suggérer que le football est avant tout une question de « fric », mais le système en tant que tel, à cause précisément de l'invective personnelle, *ad hominem*, n'est pas attaqué de front. Bien plus, il profite à l'humoriste, grassement payé. Le système se nourrirait de ces dénonciations qu'il intègre facilement selon un processus d'optimisation déjà analysé par les situationnistes. Par ailleurs, on attend du néo-humoriste, « le spécialiste de la non-spécialisation », un décryptage de l'actualité révélant les dessous du pouvoir. Et la presse écrite suivrait le mouvement : on lira donc les chroniques de Guillon dans *Libération*. La plupart des néo-humoristes seraient ainsi « journalistes de complément »⁴ selon la formule de Didier Porte.⁵

L'auteur aborde ensuite la question de la couleur politique des néo-humoristes. Ils seraient dans l'ensemble de gauche. Mais François L'Yvonnet y voit précisément un signe de l'effondrement de la gauche. Et là, il force sans aucun doute un peu le trait : comme la gauche n'aurait plus d'idées, elle se contenterait de rire. F. Hollande, célèbre pour ses bons mots, donnerait l'exemple. Certes, il y a aussi des humoristes de droite, qui le revendiquent, comme Jean-Marie Bigard. Mais ils le feraient de manière si grossière qu'à la fin ils seraient « objectivement » de gauche. Le fameux sketch « lâcher de salopes » de Bigard ne serait en fait rien d'autre qu'une plaidoirie en faveur du féminisme. Un autre auteur, dont L'Yvonnet tait le nom, mais dont il donne le titre de son opus, *Les Monstrueuses actualités*, se fait, quant à lui, le héros autoproclamé d'un « rire de résistance. »⁶

Les raisons du succès des humoristes

Comment en est-on arrivé là ? L'explication avancée est qu'à la différence de leurs prédécesseurs, nos néo-humoristes profiteraient d'un déficit culturel ou critique et

³ L'un des piliers d' « On a tout essayé » (France 2).

⁴ Nous pourrions aussi mentionner les chroniques d'Anne Roumanoff pour *Le Journal du Dimanche* ou de Nicolas Bedos pour *Marianne*.

⁵ Lequel avait été aussi éjecté en juin 2010 de France-Inter pour sa chronique nationale « Le Fou du roi ».

⁶ Il s'agit du comédien et dramaturge Jean-Michel Ribes.

passeraient ainsi pour des maîtres-penseurs. Face à l'absence de vrais débats et de réflexion politique, ils auraient alors beau jeu d'occuper la scène médiatique. L'auteur procède ensuite à un bref retour en arrière sur un temps où l'esprit caustique se payait de marginalité, voire d'exclusion, à l'exemple de non-conformistes comme Léon Bloy. Confrontés à un *name-dropping* prestigieux (Allais, Bloy, Chesterton, Bernanos, G. Courteline ou même P. Dac), nos néo-humoristes sont renvoyés à leurs facilités.

Les humoristes n'ont pas d'humour

L'auteur s'emploie alors à déconstruire les procédés de l'adversaire en posant une première thèse : *les humoristes n'ont pas d'humour*.

A cet effet, il part de la définition du Larousse : l'humour est « une forme d'esprit qui s'attache à souligner le caractère comique, ridicule, absurde ou insolite de certains aspects de la réalité ». Humour qu'il différencie de l'ironie (*eirōneia*), l'art d'interroger que pratiquait Socrate⁷. L'ironie socratique consiste à feindre l'ignorance pour mieux plonger dans l'embarras son interlocuteur. C'est en fait une stratégie de pensée. Selon l'auteur, elle consisterait à dire *ce qui n'est pas comme si cela était* (en italique dans le texte). L'humour, inversement, dirait *ce qui est comme si cela n'était pas*. J. Swift et sa *Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays et pour les rendre utiles au public* (1729) illustrent la thèse. Swift voulait alerter l'Angleterre devant l'injustice du système agraire de l'Irlande et devant les trois maux dont souffrait le petit peuple : la pénurie alimentaire, la pauvreté et la surpopulation. La solution pour régler la question de la pauvreté et de la surpopulation infantile? Proposer les bébés des miséreux comme rôtis à la clientèle la plus riche du Royaume. Le tout se présente sous la forme d'un traité d'économie politique avec des calculs très sérieux. Swift joue du décalage entre la réalité et sa description. Mais pour cela – ce que ne dit pas L'Yvonnet –, il a suspendu une évidence : on ne mange pas les enfants. Le reste, la misère due à l'exploitation comme la nécessité d'une solution sérieuse, appartient à « ce qui est », mais qui, soudain, apparaît d'autant plus horrible qu'il y a eu suspension d'évidence.

⁷ François L'Yvonnet ne parle que d'humour et n'évoque ici nullement la notion de „satire“, ce qui peut surprendre (cf. infra).

Or, aucun des deux procédés ne serait à l'œuvre chez nos néo-humoristes. Ils n'inviteraient en effet ni à penser, comme Socrate, ni à dénoncer les puissants comme Swift. Avec leurs valeurs consensuelles (anti-racisme, anti-fascisme, anti-antisémitisme, anti-méchanceté), ils lutteraient certes contre le Mal, mais ces héros insupportent particulièrement notre auteur quand ils s'affirment « satiristes » (L'Yvonnet n'utilise pas le mot). C'est qu'ils ne veulent pas passer pour de simples comiques. Mais il y aurait là une assimilation abusive. On l'a vu : le néo-humoriste est censé faire rire, à toute heure, à tout-va, à bon prix. Non d'abord des mœurs politiques et sociales délétères – il faudrait pour cela s'engager ou avoir « quelques convictions » –, mais d'individualités jugées « risibles ». On discrédite des arguments en raison de la personne qui les présente. D'où la profusion des imitateurs, avec en tête Nicolas Canteloup⁸.

Récapitulons : si les néo-humoristes n'ont pas d'humour, ils seraient par contre des professionnels de la communication qui mettent les rieurs de leur côté. Pratique qui débouche sur un marché avec tous ses produits dérivés (DVD, livres⁹, films et spectacles), plus promotions à la radio ou à la télé.

« Les comiques s'inspirent du rectum et les tragiques des couilles »

Deuxième thèse : elle est exprimée assez crûment, et par auteur interposé : « Les comiques s'inspirent du rectum et les tragiques des couilles » (Lettre d'Elie Faure à Céline, 12 juin 1936 [à propos de *Mort à crédit*]).

L'humoriste contemporain serait bien trop proche du pouvoir et de l'argent pour être un vrai « satiriste ». Djamel Debouzze peut ainsi évoquer les banlieues d'où il vient tout en s'affichant avec son ami le Roi du Maroc. Et L'Yvonnet de regretter le « rire jaune » subversif des Fumistes et les parodies ou pastiches absurdes des Zutistes, Incohérents et autres Hydropathes (cf. III. ci-jointe). Dans son *Anthologie de l'humour noir* (1939), André Breton, cité par l'auteur, consacre d'ailleurs un chapitre à Alphonse Allais (1854-1905), leur meilleur

⁸ Cf. ses imitations quotidiennes dans la tranche matinale d'informations sur Europe 1. Cf. aussi « Après le 20 heures, c'est Canteloup » (TF1), un programme de cinq minutes mêlant imitations politiques, détournements d'images d'actualités et fausses interviews.

⁹ Bigard se fait par exemple autobiographe avec *Rire pour ne pas mourir* (Oh ! Editions, 2007), où il fait part entre autres de ses convictions philosophiques, ce qui a particulièrement le don d'irriter L'Yvonnet, philosophe de son état.

représentant. A. Allais dont Noël Godin, le célèbre entartreur belge, se réclame précisément. Dans l'entartrage, c'est surtout le procédé médiatique qui irrite l'auteur : Godin s'érigerait en seul juge et exécuterait le jugement qu'il ne manquera pas de signaler par voie de presse et de télé. L'Yvonnet y voit un « mélange de punition et de délation. » Cela n'aurait donc rien à voir avec les duels d'autrefois (Proust avec Jean Lorrain par ex.).

L'auteur classe alors nos néo-humoristes du côté de la flatulence et de la fiente, donc du rectum pour les opposer aux couillus, de grands pamphlétaires courageux genre Karl Kraus, Swift ou encore Henri Rochefort, qui a connu la prison. V. Hugo, autre couillu, a été quant à lui contraint de s'exiler pour s'être attaqué à Napoléon III, alias *Napoléon le Petit*, titre de son pamphlet de 1852. Guy Bedos, lui, s'attaquera de même à Sarkozy le Petit, dit « Naboléon », mais sans devoir craindre l'ire du pouvoir. Or, s'inspirer du rectum, ce serait rester inoffensif, car le rectum, c'est ce qui s'apprivoise dès la plus tendre enfance, alors que les couilles ne se civiliseraient jamais. Elles sont libertaires. Etre du côté des couilles, c'est envisager la création comme engagement total : ce que veut dire militer, résister. La „satire“ ne laisse pas indemne celui qui la pratique. Les cibles de Léon Bloy n'étaient par ailleurs pas les femmes et les vieux comme aujourd'hui, mais les « Cochons », c'est-à-dire les bourgeois nantis. Bigard parle bien de ses couilles ou va même jusqu'à les montrer, mais c'est paradoxalement en un sens rectal, car il s'agit pour lui de « niquer » les gens. « Les » montrer : Bigard n'aurait rien trouvé de plus fort pour anéantir tous les tabous, persuadé que l'angle d'attaque vulgaire permet de dire des vérités indicibles : « à poil, nous sommes tous semblables ». Ce qui serait le comble de la transgression et plus radical que du Bataille, note ironiquement l'auteur. Outre les occurrences scatologiques chez Bigard, Youn ou les Nuls, il y a aussi de l'obscène dans le néo-humour au sens qu'il est trop visible (L'Yvonnet se réfère ici aux propos de Baudrillard sur l'obscène). Il a en effet toute sa place dans la « société du spectacle » (expression de Guy Debord). À la mesure d'ailleurs du journal de 20 heures construit autour des dernières nouvelles de la mort, comme a pu le faire remarquer Michel Serres.

Les trois phases du déclin de l'humour contemporain

La troisième thèse n'en est pas véritablement une : elle consiste plutôt à tenter d'expliquer l'état de nullité de l'humour actuel par trois phases successives.

Dérision des politiques et de la politique

La première est celle de la dérision de la politique. Il est certes bon de rire du pouvoir sous toutes ses formes, concède l'auteur. Mais Swift nous a appris que rire, c'était dire non. Le rire est « une arme contre l'esprit de sérieux, un remède contre le fanatisme. » Or, le rire de rigolade dirait « oui ». Il adhère à des stéréotypes, à un système qui frappe tout d'indistinction. Le néo-humorisme est par ailleurs un phénomène de masse. Mais comme le rire des politiques s'est généralisé, cet acte est devenu inoffensif. Occasion alors pour l'auteur, en passant au domaine de la télévision, d'évoquer le « Bébête Show »¹⁰ arrêté en 1996, mais relayé par les « Guignols de l'Info »¹¹, où, dans l'esprit de Baudrillard, il voit une « entreprise de neutralisation du discours politique par sa simulation ». Dès lors, la question existentielle qui taraude l'homme politique serait, statut oblige, « avoir ou ne pas avoir sa marionnette ». Et sous couvert d'esprit de tolérance, les politiques finiraient par s'accommoder d'être ainsi croqués. C'est « l'entente cordiale » entre caricaturistes et caricaturés.

La production d'une émission comme les « Guignols de l'info » est collective. Tout un staff s'y emploie. Or L'Yvonnet mesure la force d'une l'attaque à la notion d'auteur (est-ce là la thèse ?). On ne peut atteindre le pouvoir qu'à partir d'une identité revendiquée, laquelle peut cependant être collective (parti ou syndicat). C'est la condition du duel. Or l'auteur a disparu ; avec nos humoristes, on constate une interchangeabilité des caricaturistes comme des caricaturés. On a à faire à une mise en scène complaisante et mimétique des travers physiques ou des tics de langage. Tout cela se manifeste par une prolifération d'imitateurs, bons ou mauvais. Mais plus que l'aspect qualitatif, c'est l'effet produit qui retient l'auteur. Or celui-ci est désastreux : « De la même manière que le vote ne fait qu'imiter le sondage, la parole politique cherche à coller à son imitation. » C'est ainsi que la politique est rendue dérisoire. Certes sa disqualification a des causes plus générales. Pour les dégager, l'auteur se fait alors médecin de la civilisation. Le diagnostic est que nous n'aurions ici à faire qu'à un symptôme, parmi d'autres, d'une irréversible « disneylandisation » de nos sociétés. D'où la banalisation des « affaires » en politique.

¹⁰ La célèbre émission créée sur *Canal Plus* par Jean Amadou, Stéphane Collaro et Jean Roucas.

¹¹ Arrivés à l'antenne sous le titre « Les Arènes de l'info » le 29 août 1988 et intitulée « Guignols de l'info » seulement deux ans plus tard.

Politique de la dérision

Deuxième phase : l'auteur opère un mouvement de bascule de la dérision de la politique à la politique de la dérision pour constater une dénaturation de la politique : beaucoup de politiques, en quête du mot, voire du lapsus, qui fera mouche, s'exposeraient ainsi volontairement à la moquerie en acceptant d'aller sur les plateaux de Marc-Olivier Fogiel ou de Thierry Ardisson, lequel a par exemple un jour demandé à Michel Rocard si « sucer, c'est tromper ». Quitte à être ridiculisé, on aura au moins montré que l'on n'est pas coincé et qu'on accepte de rire grassement avec la plèbe des téléspectateurs. On en arrive à ce que les saillies d'un Bigard sur les « enculés de droite et de gauche » (à propos du vote de la loi d'amnistie des délits politico-financiers) soient thématiques au Parlement. Jouant les Cassandre, l'auteur affirme que les seules émissions politiques futures seront humoristiques. Ce qui serait déjà en partie le cas avec « Vivement dimanche » de Michel Drucker, où vie privée et vie publique se côtoient, où le paraître se confond avec l'être et où le capital de sympathie est déterminant pour faire passer un programme. S. Royal qui sourit toujours, M. le Pen qui s'esclaffe pour échapper aux questions embarrassantes et F. Hollande qui fait des blagues seraient tous un produit de l'humorisme contemporain.

Au-delà de la politique et de la dérision

Pour la dernière phase, l'auteur propose de parler d' « humorisme politique ». En effet, le néo-humoriste serait en passe de remplacer l'homme politique. Dans la généalogie qu'il retrace, L'Yvonnet repère le moment Coluche, d'où viendrait tout le mal : Coluche aurait en effet légitimé la vocation politique de l'amuseur politique, qui se prononce sur le bien et le mal, à partir de valeurs morales et bien-pensantes. Les « Restos du cœur », une partie de son héritage, sont aujourd'hui l'occasion de se livrer à des shows télévisuels indécents. La générosité s'y fait spectacle et les bienfaiteurs ne renoncent pas à leurs cachets, peu importe que Dieudonné soutienne les thèses de Faurisson ou que Laurent Ruquier soit aux côtés de S. Royal. Sur le modèle de l'*homo festivus* de l'écrivain P. Muray¹², « le citoyen moyen de la post-histoire », L'Yvonnet propose alors de parler de l'*homo comicus*, le « citoyen moyen du post-sérieux ». Il y a un véritable « intégrisme de la rigolade ». Rire est devenu un devoir et surtout un droit fondamental. La dérision est intégrée (à la manière de la « subversion

¹² C'est dans *Après l'Histoire* que Philippe Muray, qui constate que le risible a fusionné avec le sérieux, invente la figure emblématique de l'*Homo festivus*, « le citoyen moyen de la post-histoire ».

intégrée » dont parlaient les situationnistes), on avalise tout, sous un air critique. Il ne reste à la fin plus que le spectacle obscène du pouvoir et de l'argent célébrant les noces de l'humour et de la politique.

Remarques critiques

Le pathos du pamphlet

Même si l'ouvrage de F. L'Yvonnet est un pamphlet, on aurait pu s'attendre à ce que « l'au-delà » envisagé à la fin du livre ouvre d'autres horizons ou que le diagnostic établi conduise son auteur à proposer des remèdes, voire un changement radical d'attitude. Or, il n'en est rien. Mais peut-être aurait-il fallu que F. L'Yvonnet surmonte le pathos des dénonciations et manie avec plus de prudence les mots, souvent quelque peu dénaturés. Dans son récent essai *La Haine de la nature*¹³, Noël Godin taxe de « négationniste » celui qui doute de la responsabilité humaine dans le réchauffement climatique. De même ici, les rieurs sont dit « intégristes ». On observe un excès similaire dans le choix de la formule kantienne de l'« impératif catégorique » dont la particularité, par rapport au simple devoir, est d'être précisément inconditionnelle.

Les précurseurs de L'Yvonnet

Mais ne nous appesantissons pas sur le choix des mots. Faisons plutôt observer que L'Yvonnet n'est pas le premier à constater l'existence d'un rire massifié dans nos sociétés démocratiques, en dehors même des penseurs auxquels il se réfère. Ainsi la journaliste Martine Leprince, dans *Fini de rigoler. Peut-on encore se marrer quand on est de gauche ?*, nous a livré il y a deux ans une réflexion sur les limites de l'humour aujourd'hui.¹⁴ Alain Finkielkraut, quant à lui, soutenait en 2009 sur *France Culture* que le rire avait été domestiqué et le ricanement généralisé. Olivier Mongin l'avait dit également auparavant dans son petit livre *De quoi rions-nous ? Notre société et ses comiques* (Plon, 2006), et avant lui P. Yonnet dans un article très éclairant¹⁵. Entre les deux, l'historien G. Minois avait affirmé en 2000 : « Pas question de lui échapper : le rire est obligatoire, les esprits chagrins

¹³ Noël Godin, Champ Vallon, « L'Esprit libre », 2012.

¹⁴ Éd. Jacob-Duvernoy, 2010, 264 p.

¹⁵ Paul Yonnet, « La planète du rire. Sur la médiatisation du comique », *Le Débat*, mars-avril 1990, n° 59.

sont mis en quarantaine, la fête se veut permanente ».¹⁶ L'Yvonnet nous décrit ainsi une population qu'il abstrait sous le titre d'*Homo comicus*, considérée sous deux aspects : de la part du comique, il s'agit de susciter l'adhésion d'auditeurs ou de (télé)spectateurs, qui ont de toute manière envie de rire. Et pour la société, il s'agit de passer de la « disneylandisation » (cf. *supra*) à la « carnavalisation totale de la vie »¹⁷ dont a pu parler Umberto Eco peu avant.

Mais c'est dans son livre datant déjà d'il y a presque 30 ans¹⁸ que G. Lipovetsky a le premier montré comment une esthétisation hédoniste de la vie a envahi ces dernières décennies la sphère sociale, et ce des vitrines de magasins aux médias en passant par la pub et la politique. Dans ce contexte, l'humour se présente alors comme une valeur d'échange universelle faisant précisément disparaître toute visée critique. La tonalité dominante du comique n'est plus sarcastique, mais ludique : « l'humour de masse ne repose plus sur fond d'amertume ou de morosité »¹⁹. Il est sans épaisseur et ne masque pas un réel désespoir. La « société humoristique » (titre du chapitre V) serait ainsi l'aboutissement logique de la « liquidation du rire »²⁰. La société des rieurs – L'Yvonnet parle de « corporation » ou de « parti » – marquerait le triomphe du comique de masse, qui trouvait déjà son type dans le rire forcé du spectacle télévisé et ses mots d'ordre « Applaudissez ! » ou « Riez ! »²¹ Lipovetsky évoque encore un « impératif social généralisé »²².

Le potentiel critique de certains artistes incriminés

Un tel rire est donc devenu un sujet de société analysé par les journalistes, les essayistes, les sociologues, les philosophes et les historiens²³. Mais ce qui distingue le petit livre de L'Yvonnet de toutes les autres publications susmentionnées, outre l'actualisation des exemples, c'est le ton adopté. Il s'agit en effet d'un pamphlet, avec toute la dose

¹⁶ Georges Minois, *Histoire du rire et de la dérision*, Paris, Fayard, 2000, p. 509.

¹⁷ *Le Monde*, 9 août 2008.

¹⁸ Gilles Lipovetsky, *L'Ere du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983.

¹⁹ *Ibid.*, p. 200.

²⁰ *Op. cit.*, p. 207.

²¹ Injonction parodiée par Laurent Baffie qui brandissait une pancarte avec « Riez! » inscrit dessus (cf. illustration ci-jointe).

²² Lipovetsky, *op. cit.*, p. 196. G. Lipovetsky distingue encore à côté de l'humour de masse un humour underground, désabusé, dont le ton est morose, vaguement provocateur et donne dans le vulgaire. Cet humour est pour lui un « narcissisme qui se délecte ici dans la négation esthétique et les figures d'un quotidien métallisé » (p. 203). L'influence de ces propos sur ceux de F. L'Yvonnet est à nouveau manifeste.

²³ Le terme de « société humoristique » se retrouve souvent par exemple avec (p. 547) ou sans guillemets dans le livre de Minois, *op. cit.*.

d'unilatéralités que cela suppose. Il nous faut donc maintenant tenter de rétablir un certain équilibre.

Nous avons placé en exergue de notre présentation une opinion concernant Timsit. Nous pourrions en ajouter une autre, tout aussi positive : « L'humour noir, cette tradition où se sont illustrés Roland Topor, Pierre Doris, les collaborateurs de *Charlie Hebdo*, Coluche, ou Bertrand Blier au cinéma, compte aujourd'hui quelques héritiers à la plume acide : Stéphane Guillon, Didier Bénureau, l'équipe de 'Groland' ou Patrick Timsit. »²⁴ Or, qui trouve-t-on dans cet éloge ? Au moins trois bêtes noires de L'Yvonnet : Coluche, Guillon et Timsit ! Et dans la suite de l'article, Timsit se retrouve être le digne héritier de l'*Anthologie* de Breton. Il est quand même troublant de constater que des avis aussi contraires puissent être émis à propos de la même personne.

Donnons donc la parole à d'autres accusés, à Guy Bedos par exemple qui, dans son cours au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique à Paris, prévenait ses élèves en ces termes : « Je déteste le comique sec, l'enfilade de rires. Le dogme – un mot, un rire – me donne le vertige. On n'est pas asservi à l'obligation de rigolade. Dans ce métier, on peut être émouvant ». ²⁵ Où l'on voit que le pamphlétaire – et c'est ce qui le différencierait du polémiste – ignore superbement l'opinion de son adversaire.

On relèvera également l'injustice commise à l'égard de Coluche qui, rappelons-le, fut d'abord honni par l'institution parce qu'il dérangeait vraiment et que, d'une certaine manière, il anticipait sur les critiques du système émises par L'Yvonnet quand il disait : « J'arrêterai de faire de la politique quand les politiciens arrêteront de faire les comiques. »²⁶

L'esprit fumiste était-il réellement différent ?

On s'étonnera par ailleurs du peu de poids de certains repoussoirs utilisés par L'Yvonnet. Ainsi en va-t-il de tout ce que D. Grojnovski entend par « esprit fumiste ». ²⁷ Or, si Incohérents, Hydropathes, Zutistes, J'menfoutistes et autres Hirsutes représentèrent à l'époque un certain défi pour les institutions en cultivant la mystification et la parodie, s'ils furent bel et bien les représentants de ce qu'on n'appelait pas encore *non-sense*,

²⁴ *Le Monde*, 22 mars 2008.

²⁵ *Le Monde*, 2 janvier 2009.

²⁶ *Le Monde*, 12 avril 1990.

²⁷ Daniel Grojnovski, Bernard Sarrazin, *Aux commencements du rire moderne. L'esprit fumiste*, Paris, José Corti, 1997.

correspondant ainsi à la définition de l'humour du Larousse reproduite par l'auteur, et s'ils déclarèrent comme Jules Lévy l'esprit de sérieux « facultatif », autant donc de qualités qui les recommandent à L'Yvonnet, il n'en reste pas moins qu'ils ne furent qu'une avant-garde avortée²⁸, qu'ils ne se prêtèrent guère au débat d'idées exigé par l'auteur et que, faute de résistance de la part du public, ils durent arrêter l'expérience, comme l'explique G. Minois : « Intégré comme défenseur de la bonne humeur, cet esprit provocateur est désamorcé. »²⁹ Ils voulaient en fait rire de tout et de rien, présentant ainsi d'étranges ressemblances avec le comique actuel incriminé, lui aussi récupéré par le système. On notera encore ce jugement : « Il [le fumiste] adopte une posture de retrait qui rétablit une indistinction généralisée. Il intériorise l'universelle bêtise [...]. L'idéologie du rire – du rire à tout prix – imprègne les productions les plus remarquables du groupe. »³⁰ On croirait entendre L'Yvonnet à propos des néo-humoristes.



N'est-il par ailleurs pas étonnant de trouver sous la plume d'Elias Canetti le même jugement sur K. Kraus, défendu par l'Yvonnet, que celui émis sur l'entartreur Noël Godin, à savoir que le satiriste autrichien était à la fois « juge et bourreau en une personne » et qu'il n'y avait là

²⁸ C'est du moins l'avis de Daniel Grojnowski, *op. cit.*, p. 267.

²⁹ Minois, *op. cit.*, p. 501.

³⁰ Grojnowski, *op. cit.*, p. 51.

pas de place pour un défenseur ?³¹ Voici d'ailleurs comment Canetti décrivait un cours de Kraus où les personnes étaient attaquées *ad hominem* : « Tout jugement était exécuté sur le champ. Une fois prononcé, il était irrévocable. Nous étions tous témoins de cette exécution. »³² Face aux expéditions punitives de Kraus comme à la pratique de l'entartrage – que nous pourrions définir ici comme le prononcé d'un arrêt sans parole –, il sera donc permis de s'interroger sur la légitimation éthique de tels actes.

La confusion entre doctrine et comportement

L'argument selon lequel Debbouze n'est pas crédible en raison de sa collusion avec le pouvoir est, quant à lui, discutable. On pensera ici au Schopenhauer pessimiste bon vivant ou au Rousseau éducateur plaçant ses enfants à l'Assistance publique, tous deux décriés pour ce fait. Mais leurs doctrines perdent-elles pour autant en crédibilité ? On dira qu'en tant que personnes privées ni l'un ni l'autre ne furent à la hauteur de leur système. Ce qui n'invalide nullement le contenu de vérité de leurs idées, indépendant de la personne qui les exprime. L'Yvonnet n'argumenterait-il finalement pas ici *ad hominem* ? Ce que dit en effet Debbouze sur les inégalités sociales et la xénophobie n'est en soi pas vraiment faux. On peut être agacé, irrité même par le comportement d'une personne, tout en reconnaissant le bien-fondé de sa réflexion.

Quels sont les bons humoristes selon L'Yvonnet ?

On regrettera encore que L'Yvonnet ne mentionne pas nommément les « couillues ». On imagine mal qu'il puisse penser à des Murielle Robin, Sophia Aram ou Florence Foresti. Mais alors à qui ? Au lecteur de deviner... La dénonciation systématique est certes un exercice convenu et intéressé. Mais il ne s'agit pas de seulement dénoncer ; il faut aussi tenter de comprendre.

La notion de vengeance

Comprendre par exemple le rire vengeur d'un Guillon. Encore faudrait-il pour cela ne pas se limiter au franco-français. On s'apercevrait alors de l'extrême importance de l'institutionnel ou du représentatif en France, et ce à la différence de certains pays du Nord comme

³¹ Cf. le témoignage de Canetti sur la revue *Die Fackel* de Karl Kraus in *Die Fackel im Ohr. Lebensgeschichte 1921-1931*, Munich-Vienne³, 1982.

³² Elias Canetti, « Karl Kraus, Schule des Widerstands », in : *Das Gewissen der Worte. Essays*, Munich-Vienne², 1976, pp. 39-49, ici p. 41.

l'Allemagne ou le Danemark. S'imposerait ici une brève réflexion sur le lien entre pouvoir et représentation. Il n'y aurait pas de pouvoir sans représentation et la représentation serait un pouvoir, comme a déjà d'ailleurs pu le remarquer par le passé Louis Marin à propos de la pompe de la monarchie française. Pompe dont le régime républicain a apparemment bien du mal à se défaire. Or pour argumenter ici avec Bergson, une telle gravité, une telle raideur sont en soi une source de comique. Et au-delà, c'est surtout le comportement de politiques désireux d'être respectés, mais qui soit se mettent dans des situations de vaudeville, soit se montrent grossiers, soit sont arrivistes, qui attirera sur eux un rire bien compréhensible de vengeance.

Ou s'interroger encore autrement sur le succès des humoristes. Celui-ci exprime certes un désaveu à l'égard des politiques, dont a pu dire par exemple qu'ils n'avaient plus d'autre recours que de mimer leur marionnette. Nous souscrivons bien à ce jugement sur le phagocytage du comique par les politiques. Et cela, bien au-delà de l'hexagone : pensons seulement à Bill Clinton réalisant sur une vidéo un numéro de clown en 2000! Mais on peut encore donner une autre raison du succès des humoristes, car leur désaveu s'exerce aussi à l'égard de journalistes qui ne feraient pas bien leur travail. Ainsi pense Hélène Delye, elle-même journaliste, mais pour laquelle ces derniers seraient devenus de « pâles copies des amuseurs : connivences avec les élus, goût pour le bon mot, tendance à privilégier la dérision sur les questions de fond et l'analyse. » Et de citer Guillon: « Les gens ont envie d'une parole forte, mais qui ne soit pas partisane. Ce qui n'est pas le cas de certains éditos écrits par des journalistes. Alors ils préfèrent finalement l'outrance d'un humoriste parce qu'au moins ils ne sont pas dupes. »³³

Le manque de clarification terminologique

L'Yvonnet oppose au comique actuel le comique de nature spirituelle que Bergson privilégiait dans *Le Rire* (1900). En fait, il y aurait deux sortes d'humour pour L'Yvonnet : l'un conformiste, où les rieurs et les victimes s'embrassent à l'issue de la messe médiatique ; l'autre non-conformiste, et qui remplit une fonction sociale, est un rappel à l'ordre à tous ceux qui s'écartent de la norme. Avec cette référence à Bergson, le lecteur aurait pu s'attendre à un propos légèrement différent, car cet humour non-conformiste peut être défini comme cette faculté de s'arracher à la pesanteur du monde, de se comporter comme

³³ *Le Monde*, 28 janvier 2012.

si le monde ne pesait pas. Ce serait d'ailleurs le sens de l'exergue choisi par L'Yvonnet : « L'humour ne se résigne pas, il défie » (en fait une citation de l'article de Freud sur « L'Humour » [1927]). Et Freud poursuivait ainsi : « Il [l'humour] ne signifie pas seulement le triomphe du moi, mais aussi celui du principe de plaisir, qui parvient en l'occurrence aussi à s'affirmer en dépit du caractère défavorable des circonstances réelles. »³⁴ Est-ce là le remède que propose L'Yvonnet ? Une autre forme d'humour comme « au-delà » ?

En fait, il faudrait distinguer peut-être encore plus clairement entre comiques, satiristes, humoristes et néo-humoristes. Ceux que L'Yvonnet appelle néo-humoristes seraient tout simplement des comiques, puisqu'il leur conteste le titre de „satiristes“, terme qu'il n'utilise pas puisqu'il ne fait aucune distinction entre humour et „satire“. Ces derniers ne mériteraient ce nom que s'ils s'attaquaient aux puissants : comme Swift. Mais là aussi surgit une question terminologique puisque l'humour de Swift, humoriste noir, correspond également à la définition que donne la rhétorique classique de l'ironie. Pour P. Fontanier (début du XIX^e siècle) par exemple, elle est une figure d'expression par opposition³⁵. Or, c'est exactement elle qu'on retrouverait dans la « modeste proposition », sujet grave s'il en est. Il aura donc fallu les atrocités du début du XX^e siècle pour que surgisse l'humour noir et que Breton dans sa recherche de précurseurs voie en Swift son premier pratiquant. Mais encore faudrait-il fournir ce genre d'explication.

Et Guillon ? Quel serait-il alors ? Il est un comique pratiquant le rire de la farce quand il s'en prend par exemple aux défauts physiques d'un Éric Besson³⁶, mais – ce que n'accorderait pas L'Yvonnet – n'est-il pas un satiriste quand il attaque ce même Besson pour avoir favorisé un rapprochement de la droite avec l'extrême-droite. Quant à savoir si Guillon est un humoriste (au sens où l'humour, c'est aussi sourire de soi), le fait qu'il ne supporte pas d'être mis en cause nous laisse plutôt sceptique. Cela est davantage vrai pour Timsit, qui avait par exemple sa propre marionnette dans les « Guignols ».

³⁴ Sigmund Freud, « L'Humour », 1927, in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, folio, 1985, p. 322. Cf. l'exemple du condamné à mort un lundi matin et s'exclamant « La semaine commence bien ! ».

³⁵ « L'ironie consiste à dire par une raillerie, ou plaisante, ou sérieuse, le contraire de ce qu'on pense, ou de ce qu'on veut faire penser. Elle semblerait appartenir plus particulièrement à la gaieté, mais la colère et le mépris l'emploient aussi quelques fois, même avec avantage ; par conséquent, elle peut entrer dans le style noble et dans les sujets les plus graves. » (Pierre Fontanier, *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1968, p. 145).

³⁶ Pour faire ici le rapprochement avec la caricature dessinée, on remarquera que celle-ci procède souvent morpho-psychologiquement sans s'attirer pour autant le reproche d'attaque au faciès, comme ce fut le cas ici.

Liberté d'expression et notion de risque

Nous sommes d'accord avec L'Yvonnet quand il pense, à la suite de Lichtenberg et de Baudrillard, que si la liberté d'expression ne comporte pas un risque de la part de celui qu'elle engage, elle se vide alors de son contenu. Dépouillant ainsi les événements de leur sens, nombre de néo-humoristes auraient transformé l'arène politique en un guignol de coquins et d'imbéciles, accumulant les plaisanteries médiatico-scatologiques pour brocarder les dessous obscènes de la politique. Si par ailleurs nous rions aux blagues d'un Bigard, c'est que nous n'avons pas dépassé le stade anal. Et comment ne pas être choqué comme L'Yvonnet par l'arrogance d'un Michael Youn interdisant aux journalistes, des « scribouillards aigris », de juger de son travail : « Ce que je fais, vous n'aurez jamais ni le talent, ni la créativité, ni la capacité, ni même la possibilité d'en faire votre métier. » Ou par l'excès de réparation d'un Timsit qui passe d'une charge contre les trisomiques à une quête de reconnaissance : comme s'il voulait maintenant être aimé de ses « crevettes roses ». L'Yvonnet aurait alors raison de tacler ces manières. Reconnaissons donc que la position de l'auteur n'est pas confortable, car il risque alors de se retrouver du côté des non-rieurs, des « agélastes » comme disait déjà Rabelais.

Ce qui semble le plus irriter L'Yvonnet, c'est finalement le genre de la chronique et la pléthore de chroniqueurs qu'elle engendre³⁷. L'actualité y est présentée sous forme de divertissement. Mais une information traitée dans un tel genre hybride est-elle alors encore une information ? En fait l'idée d'« objectivité » dans le journalisme, si elle existe, est apparue dans des journaux soucieux de normes de respectabilité. Ce type d'« informations » serait alors à distinguer des simples « nouvelles » de médias moins exigeants.

Penser la liberté n'est pas simple. Il est évidemment plus commode de se déclarer libre, alors qu'on ne l'est pas. Mais c'est un signe de faiblesse. On s'arroge un droit à la liberté de tout dire sans devoir payer le prix fort – à la différence par exemple des trois punkettes russes qui ont osé défier le pouvoir – et l'on en fait une valeur non négociable. Et

³⁷ Il aurait à ses côtés un François Busnel non pamphlétaire : « Nous vivons à une époque assez terrible d'inversion des valeurs où l'on pense qu'[...] affirmer ses choix, c'est forcément donner des coups de griffe, et si possible en humiliant. Depuis une quinzaine d'années, nous avons vu triompher des talk-shows où des écrivains viennent se faire enseigner par des gens qui [...] ne méritent pas d'être publiés. Ce n'est plus de la critique, c'est une forme d'affirmation de soi par la négation de l'autre [...]. La liberté n'est pas en permanence de [...] se réfugier derrière une bande de chroniqueurs pour faire faire le boulot. » (*Le Monde. Télévisions*, 16 septembre-17 septembre 2012). L'allusion au tandem Eric Zemmour et Eric Naulleau est transparente.

récemment, à propos de l’Affaire Millet, Annie Ernaux a pu déclarer : « Ne pas se laisser intimider par ceux qui brandissent sans arrêt, en un réflexe pavlovien, la liberté d’expression et le droit des écrivains à tout dire [...] hurlant à la censure pour bâillonner celui ou celle qui, après avoir examiné de quoi il retourne dans cet opuscule ose – quelle audace ! – s’interroger sur les responsabilités de son auteur. »³⁸ Se manifeste ici l’exigence d’une morale de l’auto-limitation et du vivre-ensemble. Mais pour revenir au domaine de l’humour, faisons quand même remarquer que lorsqu’on évoque la question des droits et des devoirs de l’humoriste en France, on ne peut pas ne pas prendre en compte la juridiction. Il faut donc savoir qu’un « droit à l’humour » a fait jurisprudence à la 17^e chambre correctionnelle de Paris à la fin des années 80 et qu’il porte précisément le nom de Loi Bedos. En ont bénéficié par exemple Bruno Gaccio ou Patrick Timsit...

Chaque fois que l’amuseur public franchit la ligne rouge, l’opinion publique oscille entre deux positions : d’un côté les provocateurs, tenants de la liberté de rire-de-tout, de l’autre ceux qui agissent en connaissance de cause et en prévision des conséquences. Liberté d’expression intouchable contre rire citoyen³⁹ : dans ce jeu de confrontation prédéterminée, les seconds font figure de censeurs ou de rabat-joie.

Or, on aimerait pouvoir échapper à un tel dilemme. Peut-être en s’inspirant de la position qu’un Diderot adoptait face à une certaine esthétique Rococo. Diderot, qui ne voulait pas passer pour un puritain et qui ne l’était nullement, réagissait ainsi face à l’exhibitionnisme des peintures de François Boucher : « Cet homme ne prend le pinceau que pour me montrer des fesses et des tétons. Je suis bien aise d’en voir, mais je ne veux pas qu’on me les montre. »⁴⁰

Or, face au comique de certains néo-humoristes qui veulent *ostensiblement* faire rire et face à la question corrélative de savoir comment occuper, pour un homme politique, le devant de la scène sans devoir faire appel aux réalisateurs de shows télévisuels, ne nous trouvons-nous pas dans une situation analogue de radicalité exclusive des pôles en question ? Or, dans une

³⁸ Il s’agit du livre de l’écrivain Richard Millet, *Langue fantôme suivi d’éloge littéraire d’Anders Breivik*, (P.-G. de Roux, 120 p.) qui loue la beauté parfaite du massacre commis par Breivik. (*Le Monde*, 10 septembre 2012).

³⁹ Jean-Marc Ayrault en appelait récemment (après l’affaire de la vidéo islamophobe et des caricatures de *Charlie Hebdo*) à « l’esprit de responsabilité de chacun » (*Le Monde*, 20 septembre 2012). De même, Anne Roumanoff, consciente de la responsabilité qui lui incombe, s’inquiète « du tout à l’humour, comme on pourrait dire le tout-à-l’égout. » (*Le Monde*, 28 janvier 2012).

⁴⁰ Denis Diderot, *Salon de 1765*, Paris, Hermann, 1984. Notons que dans les années 80 les ayatollahs ont exigé que les nus de Boucher du Musée des Beaux-Arts de Téhéran soient descendus dans les cimaises du Musée.

tentative de dépolariation, on devrait pouvoir critiquer un certain humour dit « néo » sans s'exposer au reproche de moralisme ou de manque d'humour et, d'autre part, exercer une critique de la critique sans risquer de se retrouver du côté des amateurs de rire gras. Nous ne voulons pas dire que nous aimerions que les gens pleurent ou ne rient de rien, mais dire au moins que le rire démonstratif de certains néo-humoristes dénote beaucoup d'insouciance. Nous sommes par ailleurs persuadés qu'à l'avenir certains médias sérieux continueront à offrir leur tribune aux hommes politiques pour des débats arguments.